

Elle était si nombreuse, si nombreuse que, comme les saute-relles, elle dévorait tout en passant ;... les paysans gémissaient, mais l'EMPEREUR voulait. — Il n'y avait qu'à courber la tête...

Le trajet était long... et quand ils arrivèrent, ces guerriers invincibles tremblaient... de froid.

Pas d'ennemis... la neige... partout la neige!

« — Allons en avant, dit Napoléon, à Moscou nous trouverons les Russes ; nous les vaincrons comme toujours et vous aurez, grognards, votre moisson accoutumée de gloire et de plaisirs! »

« — Allons! » répondirent les vieux grenadiers sévères et les hussards fringants.

A Moscou on arriva enfin.

Pas d'ennemis... le feu... partout le feu!...

*
* *

Il fallut revenir en plein hiver! Ce fut horrible!...



Tout le long des routes, un combat éternel, sans merci, contre les hommes, contre la faim, contre le froid!

Ah ! c'est qu'on n'écrase pas impunément les nationalités ! Napoléon dut s'en convaincre en voyant se dresser au coin des grands bois de sapins, comme des loups, la rage aux dents et le fusil au poing, ces mêmes populations qui courbaient naguère la tête devant sa majesté.

Cette retraite fut un désastre... La grande armée s'ensevelit dans un linceul de glace... presque invaincue, mais morte !

*
* *

L'Europe, poursuivant le géant blessé entra, non sans hésitation, dans cette France qui, depuis vingt ans, la fouaillait... Alors Napoléon retrouva son génie et défendit vaillamment le territoire que son ambition effrénée lui avait fait perdre.

La campagne de 1814 fut une série de combats éblouissants ; mais le despote, n'osant pas armer la nation, de peur de la voir plus tard utiliser ses armes contre lui-même, fut définitivement vaincu par le nombre et forcé d'abdiquer... La fameuse étoile n'était qu'un aérolite...

Les alliés le reléguèrent à l'île d'Elbe, qui devint la cage fleurie de la bête féroce (mai 1814).

*
* *

Aussitôt, la carte européenne fut remaniée. Chaque souverain voulait profiter du partage de l'immense empire écroulé... on eût dit l'heure du repas dans une ménagerie : « Entrez, messieurs, mesdames ; prenez, prenez vos places ; les tigres, les panthères, les hyènes, les chacals ont une faim d'enfer... venez voir les coups de mâchoire ! C'est splendide ! »

*
* *

L'Angleterre surtout qui, depuis quinze ans, avait une peur permanente, était féroce.

Ecoutez donc !

John Bull ne faisait plus d'affaires !... John Bull n'avait qu'un coffre-fort vide !... John Bull ne pouvait plus parcourir paisiblement les mers, manger son rosbif, boire son pale-ale et faire ses additions avec tranquillité !...

John Bull aime le calme, et on l'avait lancé de force dans les aventures ! Lui, un bourgeois typique, on en avait fait un soldat !



Goddam ! le mouton était enragé !

En un mot, John Bull qui, en 1809, n'avait pu prendre à Anvers que de la poudre d'escampette, se vengeait en 1814, avec une rapacité qui n'avait d'égale que sa morgue et ses longues dents.

Si on l'avait laissé faire, cet inventeur du spleen et du bif-teack eût dévoré tout le gâteau transatlantique.

*
* *

Mais les autres gars possédaient aussi un appétit soigné et chacun accrocha le plus grand morceau qu'il put.

Le prince d'Orange, entre autres, se précipita sur la Hollande et, en attendant mieux, se nomma de lui-même, prince souverain des Provinces-Unies.

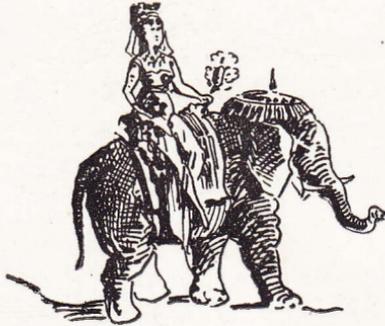
« Nous verrons après, » se dit-il en guignant la Belgique, à

laquelle les alliés avaient momentanément nommé « un conseil judiciaire. »

*
* *

Tandis que « l'ogre de Corse » se dirigeait vers l'île d'Elbe au ciel bleu, la famille des Bourbons remontait sur le trône de France, en la personne élégante du roi Louis XVIII, surnommé le bel Éléphant.

C'était autre chose que le pachyderme minuscule qui fait la



gloire du *Tour du Monde!*...

Après l'ogre, l'éléphant!... Cette malheureuse France ne sortait pas des monstruosité...

*
* *

Le 21 juillet 1814, les potentats européens décidèrent, à Londres, que la Belgique et la Hollande ne devaient former qu'une unité en se fusionnant dans une intimité conjugale.

Mariage de raison, s'il en fut, car on ne se donna même pas la peine de consulter la mariée — la Belgique.

Dès le 31 juillet, le fiancé — Guillaume de Nassau — qui n'aimait pas à perdre son temps, vint prendre possession de la pauvre sacrifiée et comme tous les maris, le jour de leurs noces, lui fit les serments les plus doux :

« Tu auras ceci, tu auras cela ! Je t'aimerai, je t'adorerai, je te dorloterai ! Tu seras ma colombe blanche, mon petit chat chéri, mon chien caliné ! Comme tu as été le rêve de toute ma vie... je te dois un bonheur éternel ! Je serai ton esclave!!!

Puis, en sourdine :

« Compte là-dessus et bois un verre d'eau de Paray-le-Monial!... tu avaleras plus facilement la pilule... »

Oh! ces brigands d'hommes!... tous les mêmes... surtout les rois!

La Belgique, comme une vierge innocente, répondit en rougissant :

« — Vous êtes le maître..... je ne demande pas mieux que de vous croire. — Essayons. »

*
*
*

Tandis que les princes et les rois arrangeaient entre eux leurs petites affaires, sans plus consulter les peuples que s'ils eussent été des melons... une nouvelle, aussi inattendue qu'in vraisemblable, vint les faire cabrioler comme des clowns.

Napoléon s'était échappé de son île, suivi de quelques grenadiers !

Aussitôt l'illustre éléphant qui régnait sur la France... saisit sa ceinture-brouette et cet épais fantôme disparut comme il avait paru...

Ah! mais, c'est qu'on est brave dans cette famille!...



Vaughan photographie ainsi l'illustre souverain :

Des fils de saint Louis déployant l'étendard,
Il paraît, quand part Bonaparte,
Bonaparte revient : il part,
Attendant de nouveau que Bonaparte parte.

BATAILLE DE WATERLOO. — EXPULSION
DES HOLLANDAIS.

1815-1830.



Parti de son île avec quatre hommes et un caporal, le despote des rois... et des peuples rentra à Paris avec une armée et aux acclamations des bourgeois.

Que voulez-vous, les Français aiment la gloire! Quand le tambour bat et que le clairon sonne, ils perdent la tête.

Il est vrai qu'ils cognent aussi souvent pour les autres que pour eux — et qu'on ne leur en a jamais eu la moindre reconnaissance — sous prétexte qu'ils se battent pour leur plaisir...

*
* *

Cependant, la première panique passée, un congrès européen s'installa à Vienne, déclara Napoléon hors la loi et ordonna à tous les anciens alliés de reprendre les armes.

« — Il faut en finir avec cet homme en dynamite, dirent les têtes couronnées, il gâte le métier... On n'a pas seulement le temps, avec ce gaillard-là, de manger tranquillement les millions populaires. Du reste, c'est un parvenu; il n'y a pas d'égards à avoir avec un quasi-roturier... »

Il fut donc résolu qu'on mettrait cette fois le cousin-bâtard à la broche... mais le cousin n'attendit pas le premier coup de poing...

En trois mois il avait rassemblé près de trois cent mille hommes, dont il détacha cent dix mille qu'il expédia par grande vitesse en Belgique.

Puis, le 12 juin 1815, il prit lui-même la route de notre pays, avec l'intention de jouer son va-tout sur notre territoire.

Vous avez dû remarquer souvent que la Belgique était comme prédestinée à voir ses plaines servir de champ-clos aux autres peuples.

Et il y a de bonnes gens qui croient que c'est fini !...

Car la neutralité est la mère de la confiance, comme la confiance est la mère des imbéciles...

Nos honorables, qui sont très forts, ne sont pas de cet avis. Pauvres honorables !

*
* *

Sous les yeux des troupes hollandaises, hanoviennes et anglaises, la milice belge fut mise sur pied de guerre ; mais, s'il faut l'avouer, je me suis laissé dire que les braves bourgeois n'aimaient pas assez « leur roi » pour se faire tuer en son honneur.

Dame ! ce roi batave s'était imposé sans crier gare, et la nation lui en gardait une dent.

Au fond, la pensée secrète des Belges était celle-ci :

Puisque nous devons forcément appartenir au vainqueur, empoignez-vous vite et que ça finisse !

*
* *

Leur souhait fut bientôt exaucé !

Le 15 juin au matin, la campagne de Belgique commençait par une attaque des Français contre les avant-postes prussiens, qui furent culbutés. A midi, le général Pajol entra à Charleroi, suivi par Vandamme, qui y arrivait à trois heures.

C'est alors que se répandit dans l'armée française le bruit de la désertion du général marquis de Bourmont — j'allais écrire

Bazaine! — qui avait, du reste, servi toutes les causes et finissait par la trahison.

Lorsque ce descendant des croisés se présenta devant Blücher, on raconte que le vieux soldat prussien le reçut très mal, au point que ses officiers lui en firent la remarque.

Mais Blücher répondit, avec une rude indignation que nous ne saurions trop louer :

« — Que m'importe qu'il vienne à nous ! C'est un coquin ! Sacré mille tonnerres ! »

*
* *

Le lendemain, ce fut la journée de Ligny et des Quatre-Bras, où Français et alliés luttèrent d'audace et de ténacité dans des combats homériques.

A Ligny, où l'empereur commandait, malgré les efforts héroïques de Blücher, les Français restèrent maîtres du terrain à dix heures du soir. (Ils avaient perdu onze mille hommes et les Prussiens dix-neuf mille !)

En outre, pendant la nuit, dix mille de ces derniers s'enfuirent jusqu'à Liège.

On reproche à Napoléon de n'avoir pas su profiter de cette victoire.

Aux Quatre-Bras, Ney dirigeait l'attaque contre le jeune et vaillant prince d'Orange, qui chargea en personne et risqua d'être fait prisonnier.

Dans cette journée, les Français et les Belges, qui avaient naguère combattu sous le même drapeau, se sabrèrent avec acharnement.

Plusieurs amis sincères se mirent en pièces...

Ad majorem regis gloriam!

Faut-il que les hommes soient bêtes !

A cinq heures, les Français étaient vainqueurs, mais, à neuf, Ney était obligé d'ordonner la retraite en s'écriant, au milieu d'une pluie de mitraille :

« — Je voudrais que tous ces boulets m'entrassent dans le ventre ! »



HISTOIRE POPULAIRE
ET
TINTAMARRESQUE
DE LA
BELGIQUE

depuis l'époque des forêts vierges jusqu'à celle des tramways

Par Fernand DELISLE

ILLUSTRÉE PAR

Léon LIBONIS.

2^{me} VOLUME

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Succès des communes liégeoises, Tribunal des XXII.	3
Le Hainaut à vol d'oiseau.	12
Un mariage de raison.	13
Règne des Bourguignons : Philippe le Hardi et Jean-Sans-Peur.	18
Philippe le Bon : première partie.	27
Un entr'acte en musique ordinaire.	34
Suite et fin de Philippe le Bon.	41
Charles le Téméraire.	55
Marie de Bourgogne.	72
Règne des Autrichiens. Régence de Maximilien.	76
Règne de Philippe le Beau et régence de Marguerite.	90
Enterrement du moyen âge. Les débats de Charles-Quint. Apparition du protestantisme.	99
Deuxième partie du règne de Charlot-la-Mangeoire	108
Dernière étape de Charles. Il se fait ermite	126
Règne de Philippe II ou les Pays-Bas à la torture. Première partie : Régence de Marguerite de Parme	139
Règne de Philippe. Deuxième partie: Le duc d'Albe.	138
Fin du règne de Philippe. Gouvernement de don Juan.	139
Intermède. Le célibat des prêtres et fin de don Juan.	202
Alexandre Farnèse.	213
Quelques pages à l'adresse des amateurs de généalogies	219
Suite et fin du règne de Farnèse.	225
Règne d'Albert et d'Isabelle.	242
La situation jusqu'au traité de Munster.	264
L'évêché de Liège au XVII ^e siècle.	271
Conquêtes de Louis XIV en Belgique.	280
Domination autrichienne. Gouvernement du marquis de Prié. Agneessens le martyr.	293
Règne de Marie-Elisabeth, de Charles de Lorraine et de Marie-Thérèse.	303

	Pages
Joseph II le philosophe. Révolution brabançonne.	314
Révolution française.	328
Domination française. Bonaparte et... Napoléon.	339
Bataille de Waterloo. Expulsion des Hollandais.	351
Révolution de 1830	367
La Belgique indépendante. Règne de Léopold 1 ^{er} . Sa mort	377
Dernières pages	388

